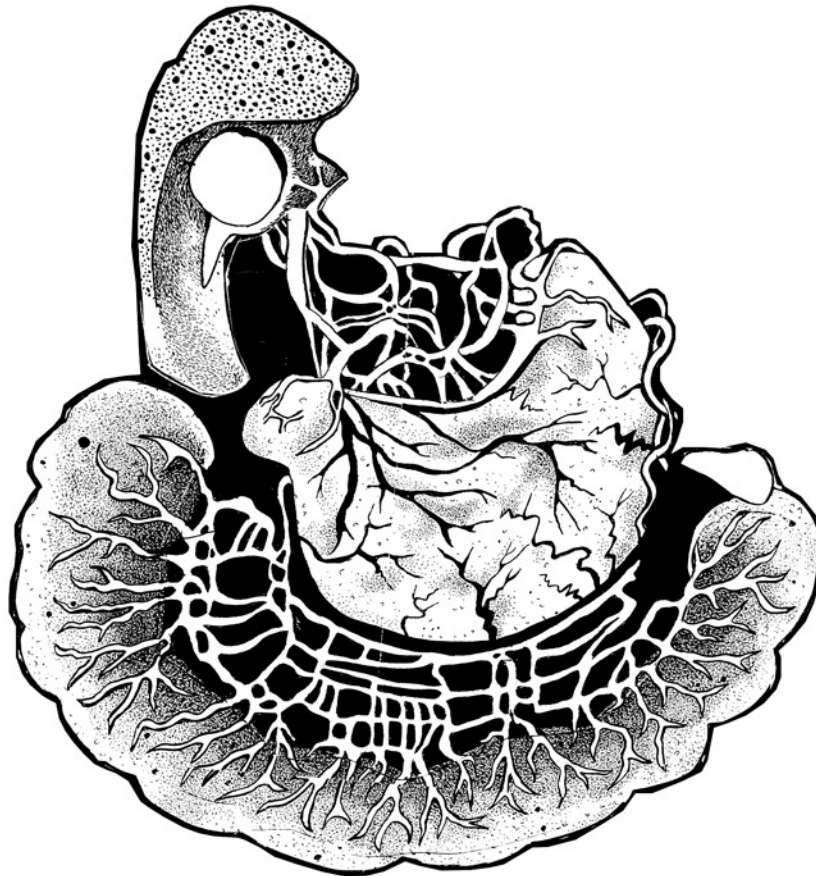


Murièle Modély

SUR LA TABLE



illustrations : Maxime Dujardin

2016
Éditions QazaQ



SUR LA TABLE

Murièle Modély

illustrations Maxime Dujardin

2016
Éditions QazaQ

ÉDITIONS QAZAQ

Site : [Éditions QazaQ](#)

Mail : editionsqazaq@gmail.com

Site : [Les Cosaques des Frontières](#)

Twitter: [@Le_Curator](#)

Facebook: [Les Cosaques des Frontieres](#)

Couverture : Maxime Dujardin et Jan Doets

Dessins : Maxime Dujardin

ISBN : 978-94-92285-31-7

Tous droits réservés

2016 © Murièle Modély, Maxime Dujardin & Éditions QazaQ

MURIÈLE MODÉLY

Je suis née en 1971, à l'île de la Réunion. Je vis aujourd'hui à Toulouse où j'exerce la profession de bibliothécaire. J'ai publié trois recueils et participe régulièrement à des revues numérique ou papier.

Je tiens également un blog : [L'oeil bande](#) depuis 2008.

Mon blog se nomme L'oeil bande, parce que "l'oeil bande avant le sexe et il arrive même que l'oeil bande seul", pour reprendre les mots du poète Paul Nougé. C'est en effet sur la toile l'effervescence de la langue et du regard. Je cherche dans le trou, sous la peau, dans les abysses du corps les traces d'un récit premier. Mais je cherche aussi dans les images, les photos, les tableaux, des rebonds qui feraient surgir un sens nouveau et une cohérence dans ma dispersion poétique assumée. J'envisage l'écriture dans une tension et pratique une poésie métaphorique, mais également une poésie plus sèche et tranchée. Mes poèmes sont parfois catégorisés comme poèmes du quotidien, et bien que je ne sois pas adepte des étiquettes, mes écrits se concentrent effectivement sur l'humain ; j'écris volontiers sur les hommes, les femmes, la relation à l'autre... J'explore également l'environnement urbain souvent anxiogène dans lequel nous vivons.

Le blog a été une étape importante dans mon processus d'écriture. Il me permet d'explorer la non linéarité de la lecture/écriture sur le net. Il est à la fois un cahier de brouillon, et une construction très réfléchie dans ce maillage de mes mots et des productions plastiques de peintres, photographes que je glane au fil de mes vagabondages sur la toile. J'élabore le blog comme un tableau où les mots et les images fonctionneraient en étoile.

Est-ce que mon écriture est marquée par mon identité d'iléenne ? Sans nul doute. J'ai quitté mon île natale un peu avant mes dix-huit ans, et même si je dois aujourd'hui davantage me considérer comme une métropolitaine vu les années passées sur le continent, l'île fantasmée et réelle continue de m'habiter. Elle continue d'alimenter et de travestir ma mémoire. J'écris pour retisser une histoire. Une histoire qui m'échappe, qui vient de très loin, qui se cache et s'exprime viscéralement. Mon écriture se situerait alors dans un entre deux, dans le balancement entre le noir et le blanc, entre la mer et l'océan, entre l'homme et la femme, entre le corps et la tête.

Je déroule une langue, qui est mienne et bancale, où le créole ne peut se dire et doit être dans le corps fouaillé. Je n'écris pas pour dire quelque chose mais pour trouver les mots qui me diraient, moi.

Chaque poème est la butée grâce à laquelle je peux polir ma langue... tenter, échouer, recommencer. Je n'ai pour avancer que mon œil (qui bande) et mon ventre, plus encore que ma tête.

Pour ce recueil, il s'agissait de se mettre à la table, de tout mettre sur la table. La table comme motif récurrent. Le lieu de l'enfermement entre les quatre lignes du plateau, de la répétition dans l'écriture, mais aussi du renouvellement par le poème à venir.

J'ai cherché à tisser du lien entre les facettes de toutes mes identités... Et cette quête se ponctue ici de trois illustrations anatomiques de Maxime Dujardin... qui montrent ce que les mots ne disent pas.

Bibliographie :

Penser maillée, éditions du Cygne, 2012

A la lettre, Mi(ni)crobe 38, 2012

Je te vois, éditions du Cygne, 2014

Rester debout au milieu du trottoir, photos de Bruno Legeai, éditions Contre-Ciel, 2014

Murièle Modély & compagnie, mgv2 publishing, avril 2016

Publications en revues papier ou numérique : *L'autobus*, *Ce qui reste*, *Charogne*, *La Piscine*, *Les tas de mots*, *Nouveaux Délits*, *Poème sale*, *Realpoetik*, *Terre à ciel*, *Traction Brabant*, *Verso* etc.

MAXIME DUJARDIN

Maxime Dujardin est né en 1980 à Seclin. Il vit à Hellemmes, près de Lille. Sa pratique du dessin noir et blanc oscille entre le portrait, le paysage, les scènes du quotidien et l'anatomie interne. Il dessine parfois pour des couvertures de livres de poésie contemporaine écrits par des auteurs tels que Jean-Marc Flahaut, Sébastien Doubinsky, Sophie G. Lucas, Murièle Modély... Dans un atelier de l'asso Métalu à Chahuter, il travaille à l'encre de Chine sur papier de plus ou moins grande taille, mais aussi en gravure sur linoléum et en couture. Quand il ne dessine pas, il assure des ateliers pédagogiques d'arts-plastiques au sein de l'association La Fabric' à Brac, créée à Roubaix en août 2006. Son site : www.dujardindrawings.blogspot.fr

Bibliographie :

Illustrations de couvertures de livres :

Aliéné(s), de Jean-Marc Flahaut, éditions Les États Civils, 2010.

Âmes inquiètes et J'entends des voix, éditions Les États Civils, 2011.

Danmark, de Sébastien Doubinsky, éditions Les États Civils, 2011.

Des fois des regrets comme, de Romain Fustier, éditions Les États Civils, 2011.

À la lettre de Murièle Modély, revue Mi(ni)crobe 38, 2013.

Notown, de Sophie G. Lucas, éditions Les États Civils, 2013.

L'amour de l'île de Jean-Marc Flahaut, éditions Les États Civils, 2013.

Stockholm de Jean-Marc Flahaut, éditions Les États Civils, 2014.

Pleines lucarnes, de François-Xavier Farine et Thierry Roquet, éditions Gros textes, 2016.

... qu'au dehors sombre au fond du puits



Tu répètes à qui veut
l'entendre
qu'il s'agit de noyer
- l'image est éculée
le chagrin dans
le boire

mais tu mens
tu ne bois que pour
la giclée ardente
contre la langue
dans les verres
entre les doigts

sur la table entre nous
la rondeur ambrée du moment
la lumière tamisée de l'instant

et la fièvre et les cris et le monde au dehors dont on se contrefout

À peine la porte poussée
le lambris te le dit

ici
le vertical

les jambes sont des arbres
les reflets déformés, des racines
tordues hors du miroir

les bras se lèvent, s'abaissent
contre les cuisses lasses
dans l'inox tout passe

les gorges se détendent
lignes droites vivaces
tu ris

il rit
on boit

et ça flamboie, ça mord
le corps de haut en bas

ici
le viscéral

la glotte
l'œsophage
les panses

les traits tirés
bien droit
du point b au point a

les lignes parallèles
les essais vers le ciel

le boire
les déboires

tout ça écrit d'un jet
sur le lambris épais

la porte du bar
à peine poussée

Il te dit
tu vois la Hommel, c'est ma préférée
elle a du goût, de l'amertume, elle te fait voyager

Il ne dit pas en fait
il te raconte

le voyage

un putain de rêve qui glisse sur le zinc
boire des bières, se faire des histoires

tu prends la Hommel bien sûr
pour les deux bras tendus, le visage penché
rentre direct dans ton sourire percé
pour les épaules et les dents de travers

ses dents
falaises escarpées que tu escalades dans les ronds de fumée
l'écume contre son palais, la mer, ses amers baisers

tu prends la Hommel bien sûr

tu l'avales

Dans le café miteux, les coudes tâtonnent
entre les verres pleins, les verres vides

et vous êtes tous les deux
ni tristes ni heureux
dans l'attente imprécise
du soir

il faut
que l'heure fonde
que les voix grincent
que le noir nous inonde
que les corps avachis
dans la mollesse moite
s'emmêlent

dans le ventre
la nuit
généreuse femelle
contre les lèvres
baise
le monde
le seul qui vaille
faille

Dans le café, la première fois
tu vois sur le comptoir s'agiter l'araignée

l'homme est accoudé, tu es là par hasard
tu vois sa main plantée sous ton regard

sa main, ses doigts noueux, ses doigts veineux
ses doigts couleur de terre, la monotonie de ses doigts
sur le verre lumineux, ses doigts raides, ses doigts roides
ses doigts nerveux, l'idée de ses doigts, en toi, liquide

la première fois, tu n'as
lui le hasard, toi le désir
rien trouvé de mieux
pour entrer tout son corps
dans l'espace minuscule
entre ta paume et la bouteille

rien de mieux
que de lui demander
du feu

aux joues
aux lèvres
au fond des yeux

L'œil

sa dilatation
quand on entre

quand la porte du bar
se referme en grinçant

qu'au dehors sombre au fond du puits
le trou rond de la pupille

et des chevaux galopent sur l'écran
des chaises raclent les carreaux
des rires glairent, des voix rocaillent
des percolateurs sifflent
des hommes sifflent
on se retourne

et l'œil
voit
ces autres choses
sent
ces autres odeurs

est le corps entier
ensemble et à moitié

le sexe qui palpite
s'ouvre, se ferme

entre les cils, l'espace qui fibrille

Un peu après minuit, on se retrouve moites
corps démantibulés, ceintures défaites
les jambes écartées contre les pieds de chaise

la lune nous bascule, nos yeux s'écarchillent
et nos rires grondent comme des fauves dans nos cheveux

on se retrouve unis et moites
chair contre chair dans le jeu descendant de la pendule

à chaque degré
des mots
perdent la queue, la tête
des mots
reptiles violents filent

au fond, c'est à cause de leur langue bifide que nos regards sont noirs
que nos poings dans le bar s'acharnent sans raison

les mots
on ne les voit jaillir
de l'intérieur des corps
que si l'on frappe

alors on frappe
les lèvres pissent rouge
leurs morsures au dehors

Tu t'imagines
que personne
avant toi
jamais
n'a pénétré le bar

tu te dis
quelle femme
oserait
à part toi
dénuder la forêt, fendre
l'écorce des arbres

quelle femme
risquerait
sur ses reins, le fouet
des branches, la glu
du temps qui poisse

tu penses
être
l'unique
la seule
à tenter l'aigrette
la brûlante aventure
des va-et-vient liquides
des remontées acides
qui dilatent les culs
qui dissolvent
les murs et les ventres

Tu t'imagines
puis
la porte refermée
 tu vois
 on te regarde

les arbres n'en sont pas
les branches sont des bras
la table est une table
tu t'y assois et bois

 jusqu'à sentir
 tes mâchoires se tendre
 l'espace se rétracter
 sous ta cornée

On entre
de plein gré
dans la dissolution
la chemise tombe
le pantalon tombe
la culotte tombe
la robe tombe
la peau file
les seins cèdent
le pénis rompt
les fesses fondent
les muscles claquent
la chair se dilate
les poumons éclatent
le sang gicle
les os craquent
reste le cœur
chaud et frémissant

On pénètre
le ventre familier
rond doux moite

nu
impatient de boire
la tasse

tomber n'est pas sombrer
ton corps
ballotte contre les rochers

chaque claquement de langue
sonne comme une victoire

le soir
dehors
les cendres
pleuvent

Il fait froid
tu souris
à l'intérieur
les corps glissent
entre les gouttes de pluie
à l'intérieur, ton corps
déchiquette la nuit

tu aimes sentir
la sève première
le jet intense
s'emballer
dans tes veines
dans ton verre
parfois la lune choit

son reflet découpé
sur tes crocs fracassés
alors brille

Rien n'existe vraiment
avant le passage de la porte
avant le tintement de la cloche
quand tu pousses
du bout du pied
le battant

c'est ici
que tout débute
que tout s'achève
l'odeur bilieuse des nuits sans sommeil
les vociférations dans le dos
l'emballement des voitures dans la rue
le souffle court, le pas pressé

tout finit et tout commence
quand tu sors le premier billet
pour boire

La respiration de l'enfant endormi
les jambes bizarrement pliées sur le tabouret haut

dans la salle, ça parle fort, ça boit cul sec, ça drague vite
ça agite des coudes à travers les halos, ça baise des joues, des cous
des nuques - comment s'y retrouver ?
de corps à paupières lourdes

la musique grésille, te fait vaciller
sur des formes languides, sous des volontés molles

tu desserres ta ceinture, tu dégrafes un, deux
trois boutons de chemise - quoi d'autre encore ?

l'enfant frémit ; tu vois son cœur
pieuvre à la peau translucide

et tu agites tes lèvres, inspires, inspires
t'accroches par à-coups aux courtes tentacules
aux corps désarticulés
immobile

Sur le trottoir d'en face
tu

attends qu'il sorte
qu'ils sortent
lui et sa fille
qu'il sorte lui
les autres filles

tu es
bouche serrée
jambes serrées
cuisses serrées
coupe vide

Un champ de possibles dans le losange doré de sa peau

sa gorge renversée
ta bouche grande ouverte
offerte à la lumière
crue

le premier rendez vous
ta moue joyeuse
tes dix sept ans
tes yeux s'affolent, s'emballent
franchissent le menton
l'ourlé des lèvres
le fil des incisives

au fond
tout au fond
sa lulette te guette
et dit
viens
plonge
aime

bois moi

Tu entends
encore ce chant
sous
la musique discordante
les fausses notes
la voix qui se casse
le tabac qui oxyde
les cordes et les mots

tu le perçois à
peine
il est là quelque part
sous les grelots gras
d'un rire quand la serveuse
verse le contenu du doseur
jusqu'à la dernière goutte

dans le verre à whisky
que tu érailles
dérailles
un doigt lourd
tapotant le comptoir
eh ! quelques gouttes encore

le chant est
doit être
là
tu dis avec ton ongle
fluide et liquide

Assise face au miroir, tu t'enfiles une *kro*
il est trois heures, et personne à cette heure
et dans ce café-là, ne boit autre chose

c'est l'été
tu as le soleil en perfusion dans le ventre
sous ta robe grise
le grain de peau bleu mordoré

tu ne parles à personne, tu écoutes vaguement
des hommes batifolent au bout du comptoir
tu avales ta bière, tu bois ta propre histoire

La robe remontée haut sur les cuisses
tes genoux écorchés contre le lambris
tu lapes les gouttes au fond d'un verre

toutes les taches brunes
sur tes mains, tes paupières

tu lèves le bras
tu écarter les jambes
on aperçoit

ton sein maigre, la découpe blanche de ta peau
le triangle humide, crasseux de ta culotte

Parfois un homme
n'importe lequel
offre un rêve fugace

un dépaysement total
abdominal

dans le tranchant
d'un pli
de pantalon
dans la surface
écumeuse
d'un verre

l'éclat violent de deux yeux pers

parfois le désir d'un homme
n'importe lequel
appuyé contre le bar
te tord le ventre

et te jette
dehors
contre le métal froid
d'une portière ou d'un coffre
fébrile

un sexe
entre les doigts
à tenter de mettre à nu
corps contre corps

le ciel au-dessus
le flux brûlant de la terre
en dedans

Souvent tu as la joie petite
bornée par les arêtes de l'ardoise
appuyée contre le mur de briques
où une craie souffreteuse
dans une main maladroite
a écrit
avec application
- tirer à la ligne
les Côtes d'inconnus, de verdoyants continents

souvent des hommes à la moustache roussie par le tabac
n'ont en tout et pour tout à t'offrir dans les plis de leur peau
qu'un voyage en low cost

Mais cela n'est pas triste

les sourires sont
toujours

- rouges
- barges

les langues ramollies
par le poids des nuages
épaisses glissent

les têtes
doucement flottent
dans le coton

les mains caleses
dessinent dans la tourbe
la ligne d'horizon

rien n'est vraiment triste
dis-tu

sous les yeux incrédules
qui recomposent le refrain des chansons

Tu trempes tes lèvres
dessines de la mousse
la ligne de ta bouche

tu sens la moiteur de ton cul
pénétrer le cuir de la banquette

c'est quand le noir opère
que la chaleur coule
que l'alcool brûle
à l'intérieur
tout ce qui brûle
à l'extérieur

salive
larmes
sueur
foutre

sous l'odeur de graillon
quand même tenter
les positions bancales
en bas des escaliers

Tremper la langue ou l'œil

les histoires balisées
entre les mêmes murs
contre le même dossier
derrière la même table

jeter
des regards lourds, tendus
sur l'étagère de verre

apercevoir (y croire)
sur le percolateur
un revolver

sembler
trembler
frémir
gémir

tu attends

que le canon inscrive
une autre fente

au milieu du visage
dans la pliure de l'aîne

On prend un sourire
par les deux bouts
on tire
étire
jusqu'à
le *plop*
dans la bouche
sur la joue

l'olive doucement tombe
au fond de l'océan

ça jaillit pétille crépite

voilà dans la gorgée
l'univers englouti
les jambes étendues
la brise dans les jupes
la raison à genoux
tous les corps culbutés

il faut tu dois j'exige

sur la terrasse
tu n'as rien d'autre à faire
qu'à grésiller figée
qu'à regarder la pulpe des sourires couler

Au bar le matin
tu prends un café
seule à table
tu lis
en l'attendant

tu tournes machinalement
longtemps
la cuillère dans la tasse
tu lis
en l'espérant

autour
d'autres hommes
d'autres femmes
tu lis
en le guettant

tu vois le vieux accoté
au comptoir se réduire
à sa bouche bruyante

tu vois son orifice fripé
épouser goulûment
la courbe du ballon

couroissant ses lèvres
des ridules dessinent
des rayons

un petit astre brun
irradie dans des bruits
de succion

tu le regardes, tu songes
la fonte de l'attente
dans le bruit des glaçons

Il ne se passe pas grand-chose
des dos, des hanches
des tee-shirts étroits
des nuques
des brins de cheveux
tout ça
avalés d'un trait
les liquides simulant
sur tes lèvres des baisers

c'est l'happy hour
ton regard furète
cherche
jette son crochet
sur des cils battants
ton bock de bière
descend
dessine
un nouveau sourire
un *nouveau* nouveau moi

plus drôle
plus d'ambre
plus amble
une fille
cheveux frisés
& regard noir
dans le miroir
ton reflet cisailé

quelque chose se fend
tu coules
ris
sur l'inox renoues
la fois passée
à aujourd'hui

il ne se passe rien
tout peut arriver

... où les filles enfermées t'invitent à danser



Les filles à l'intérieur ne débordent jamais
elles chauffent, éclatent, on ne les entend pas

elles sont ceintes, tendues, droites, dans les nervures du cerveau
elles explosent, l'une ou l'autre, l'une et l'autre, dans de tout petits *pop*

les filles du dedans sont solidement scellées aux os par des agrafes
elles sont le continuum, les cris qui miaulent à l'envers de la peau

elles sont les acouphènes noyés sous le désordre du dehors
les claquements de talons qui cèdent et font si *joliment* tanguer

les filles à l'intérieur pourtant, ne sont rien, non vraiment rien
que des petits bouts de métal qui rouillent, de la chair émietlée

Mais dehors
le pied à peine posé
pointe talon talon pointe

dehors
sous ton manteau noir
ta robe encore plus noire
ces étoffes de plomb
qui ne protègent rien

dehors
un éclair de soleil se plante dans ta jambe de rousse
ta frousse dehors ta peau ta peine léchées
mordues par le froid du matin

dis-moi
dis-moi dehors
les entends-tu encore *doucement* grésiller ?

Tu les entends chuchoter et rire dans ton oreille
les filles de l'intérieur sont fébriles et sauvages
elles aiment à rejouer les scènes du passé
la tragédie comique de tes airs compassés
elles aiment, elles t'aiment
tout tient en peu de lettres
tu ne sais qui dehors souffle tous ces poèmes
toute cette buée où les filles enfermées t'invitent à danser

Les filles encloses
s'excitent, toujours

sur le bleu de ta cuisse
pressent, polissent

trente-deux perles rondes
blanches bien aiguisées

elles grattent, sculptent
des tatouages, des mots

trente-deux perles blondes
qui crissent dans le dos

il fait froid, l'hiver
enfonce ses couteaux

elles vont vite, la nuit
le vent écarte ton manteau

voilà
(regards furtifs)
la danse de ta cuisse

la peau grenue orange
sous l'œil
qui plisse

Dans ton sac tu as
ce miroir
rond
comme une pupille
de chatte

tu inscris en son cercle
le reflet
de ton demi-visage
le rouge cramoisi
de ta demi-pommette

et le monde à moitié
se dilate, se contracte
puis glisse à pas feutrés
son velours sous l'iris

sous le pan de l'étoffe
tu regardes perplexe
des filles feuler

Les jours où tu es triste
- il y en a, tu n'y coupes pas-
elles glissent d'entre tes jambes vers tes chevilles
elles descendent en rappel les parois raides des pensées
- elles sont fines : elles savent parfaitement où se cachent les mots

les jours où tu te sens triste
elles tombent
- tu ne peux rien y faire
elles gémissent et tombent
ou le contraire

tu reconnais toujours leurs cris sous tes talons
les filles au dehors s'effritent
comme des feuilles mortes

Elles ne craquent pas toutes
quelques-unes en réchappent

elles s'agglutinent derrière des grilles
nues, corps serrés, en grappe dans les arbres

parfois on aperçoit leurs hanches, leurs orteils crispés
le vent souffle à la cime, leurs longs bras se balancent

elles guettent des fillettes aux jupes courtes qui dansent
sur les visages, elles cherchent l'écorchure des écorces

de leurs ventres graciles, la pluie féconde
des averses épaisses sur leurs mollets faufilent

quand le fruit est mûr, jambes fléchies, trille en avant
elles sautent

Au-dedans de toi, des villes
des canaux, des réseaux s'agrègent
des flux filent, des artères dévient
des centres complexifient à la périphérie

des strates et des strates de feuilles s'empilent
dessinent des contours, un peu flous, un peu mous, à ta chair citadelle
des filles et des filles se construisent, se déconstruisent, depuis la nuit des
temps

à l'intérieur, des villes meurent
tu le sens jusque dans la pointe de tes cheveux.
ce champ de ruine sous le chantier toujours renouvelé : les pages
qu'elles ou toi noircissent

les filles, tu dis, habitent
les cités inachevées

Dans la rue, tu t'arrêtes
l'air ailleurs, elles passent

et voilà que tu froisses
entre tes doigts les feuilles

tu songes à tous les morts
qui s'agitent au-dedans

tu casses des brins d'herbe
tu fais des nœuds coulants

des nœuds complexes
de tes viscères

En règle générale comme dans les cas particuliers, tu es seule
les filles ne quittent les coins obscurs que lorsque tu fermes les yeux
que lorsque le sommeil te happe dans ses doigts déformés

au réveil, évidemment, tu ne t'en souviens plus
seule la phrase en boucle dans les flots de salive
contre ta langue roule

Et chaque matin, tu butes sur les trous du trottoir
ces fissures minuscules qui gobent tes talons

la distance est minime, les obstacles profonds

entre les portes de l'immeuble et la bouche du métro
il n'y a qu'une centaine de mètres

l'espace déroulé de ta langue qui tremble

le métro est en bas, tu vois
ses chères mâchoires

tu n'es pas seule, elles sont
des dizaines sur les voies

à plonger toutes en chœur
ô joie, dans le ventre du monde

elles et toi enchâssées
tu es, vous êtes

des centaines d'étrons
dans un corps singulier

Le monde est ce côlon
dans lequel tu pousses
tout est à sa place
la merde tu la brasses

les yeux, le nez collés
les orifices torpillés
par l'idiotie ultime
de ce chemin

le trou
est tout au bout
c'est bête
mais c'est comme ça
les filles te le disent

il suffit de jouir
d'un mot
de se réjouir
d'être encore

dans le poème
la métaphore

couper et découper
des syllabes de corps

Sur tes papilles
ça roule
ça compte
ça énumère

que font-elles donc la nuit à l'envers de paupières ?

Derrière les barreaux, elles grouillent
le noir hoquette, te bascule
d'un côté ou de l'autre
du lit

tu rêves
les filles dans ton torse vibrent
leurs corps fiévreux agitent
puissamment des élytres

tu sens ton cœur
entre leurs mains
quitter la cage
pour l'intestin

ce cœur posé précautionneusement
sur le plat de leur paume

ce cœur qui vibrionne
sourdement sous tes reins

tu ne sais pas vraiment
à qui il appartient

Les filles toujours posent l'énigme
elles sont des sphinx sublimes
des silhouettes immobiles

marmoréennes
fatales
elles usent des fils
les déroulent sans fin
entre ta vulve et ton vagin

il y a là
quelque part
une pièce du puzzle

les filles à l'intérieur sont futiles et joueuses
elles s'amuse à cacher la découpe au hasard

tu cherches, grinces
des dents
écarquilles les yeux
tu tends
l'oreille à chaque indice

dans chaque cicatrice se cache
un élément manquant

mais tout reste illisible
au fond de ta culotte
car bien que sympathique
l'encre (tout comme les filles)
se carapate

Quelque chose file
sur la rétine

un trait
un mot

difficile à cerner
et pourtant familier

le frisson de la glotte
sous la langue empesée

tu ne comprends pas
pourquoi
alors qu'au fond
elles sont
si pénétrantes
si brillantes
si spirituelles
si pleinement
prolixes

pourquoi
toi
tu restes là
à la surface
muette
stupide
fermée
aussi livide
qu'un tableau effacé

Il y a ce verbe : *carapater*

tu l'as en bouche
tu le dis
le redis

tes mouches bruissent
crissent puis claquent
des maxillaires

il y a tes lèvres
ces deux tordues
en l'émoi fendillées

le ricochet
sur la table
entre vos doigts posés

le verbe
cet insecte
sur la nappe froissée

qui s'affole
(*les filles rigolent*)
sur le papier

Selon
qui parle
qui espère
qui exige
qui décide
qui impose
tu poses
toutes les filles
bien à plat à l'intérieur

toutes les filles sont des volcans débordant tes oreilles
toutes les filles sont des rivières en crue sur tes orteils
elles sont le ciel d'orage pendu dans tes cheveux

le sourire large
l'œil élastique
le sein flexible
sous la chair molle
le cœur d'horloge
sonne pour deux

toutes les filles sont des poupées
que tu emboîtes sous ta poitrine

Être entièrement
emplie d'elles-mêmes
vide de toi

Les filles rectifient
(chuchotis faible au creux de ton oreille)

*il n'y a pas de coque vide
ta pulpe est grasse*

elles surenchérissent
(clapotis de leur langue au creux de ta glabelle)

*ton ventre est un alcool de riz
lisier fertile dans le pyrex*

Les filles gloussent
comptent, énumèrent

tu ne comprends pas
la langue d'araignée

son brusque déroulé
la capture impavide

de pattes
de mouches

les insectes dans ta bouche continuent de grouiller
tes mâchoires chitineuses ne font que striduler

la faune s'excite
dans ta forêt de chaises

le rire des filles
dedans dehors

t'empêche de t'entendre
t'empêche de l'entendre

La phrase
la juste
la belle

*que vient faire la beauté
dans ce jeu de phonèmes ?*

l'adresse
indirecte
au bord
des lèvres

*quel baiser mordant
pourra la dépiauter ?*

quelle fille se fendra
et tendra dans le mot
sa chair
rosée

ta définition nette
dans des vers ampoulés

Dans la cave de ta chambre
l'angoisse tisse détisse
sa toile entre les draps

d'un battement de cils
les filles à l'intérieur
(*araneus quadratus*)
entourent tes côtes
de mailles

tu en perds ton latin
et ton sens de l'humour

tes quatre vérités
entre les quatre points
tatoués sur leurs reins

Les filles à l'intérieur flottent dans les liquides
l'océan dilate les gorges, elles glissent vers le bas

elles agitent des bras, des jambes, de la tête, leurs écailles
scintillent, méduses aux corps blancs transparents

elles caressent de leurs doigts urticants
la joue, les yeux, le sexe brûlant

des filles allument dans le noir les irisations de ta chair
les frémissements en eau trouble de tes démangeaisons

Mais tout près de la surface
quelqu'un (*tout corps subit*
un moment ou un autre
la poussée vers le haut)
rappelle
que tu es

le bocal
le poisson
les mains au-dessus
la paroi derrière
la secousse de l'air

autour

Dans le banc de labres, toutes les filles
accompagnent les ondulations

qui mènent de grottes en cavernes
l'encre de la nuit est profonde

tu nages à contre-courant
le sel de tes lèvres dessine au noir

les mots qui se disloquent, petites peaux
dans les hésitations sur le cuir de tes os

Tu ne te dissous pas dans l'éparpillement
tu es au contraire pleine jusqu'à la glotte

c'est le retour des minuscules
majuscules qui s'emballent

du fond de la trachée
tous les sens te fuient

en voilà un, traînée de feu
perdu sur ton pubis

et un autre, de salive
qui file sur le drap

ou encore celui-ci
plus indéfinissable

beurre ou crème de lait
sur le bouton de verre

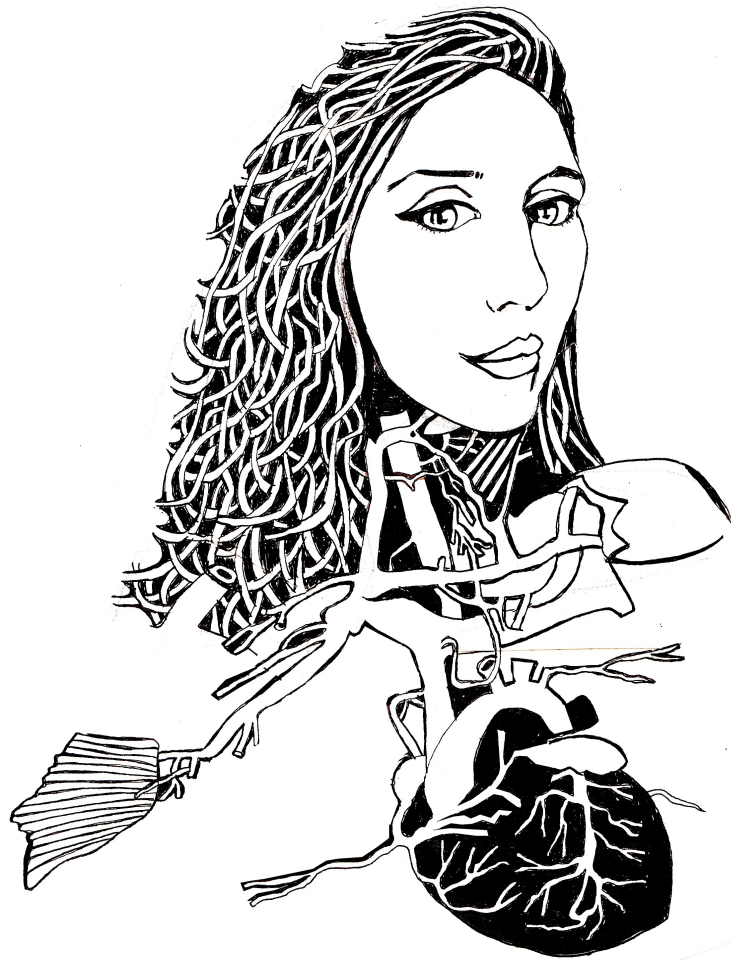
qui sert d'œilleton
au milieu de ton con

te voilà contenu devenant contenant
et le corps face à toi jouit du même sort

et sa pointe, ton dedans
et ta conque, son dehors
et les filles fruits mûrs
décochant en tombant

Il y a
c'est comme ça
sur la table toujours
une fille qui meurt
sous l'autre qui revit

... un *vativien* de mots dans la contraction nue



personne ne m'avait prévenu que cela arriverait d'un coup
que le sol s'ouvrirait en deux que les montagnes surgiraient de terre
que les failles seraient profondes et la lave brûlante tout au fond de la mer
que des plantes étranges des oiseaux inconnus offriraient à mes lèvres une île
neuve battue par les courants léchée par tous les vents personne ne m'avait dit
qu'un jour j'ouvrirais la bouche je plongerais la langue dans le premier baiser qui divise le
monde

mon corps scindé en deux dans le bruit magnétique du choc de ses dents contre mes dents

personne ne m'avait dit que je serais la bûche projetée dans le volcan que le feu me prendrait
que la terre bruissierait de mes crépitements qu'il n'y aurait pas de cendres que des flammes sur
la mer j'ignorais que ma chair embrasée fondrait dans le ciel bleu qu'il ne resterait rien

qu'un ventre constellé fendu à coups de hache

personne n'avait dit que j'engloutirais dans le même pas siècles passés et océan qu'il ne
s'agirait pas de se laisser porter d'une cote à l'autre mais d'être la houle le vent personne ne
m'avait dit que j'aurais à l'intérieur le flux le reflux l'écume de la vague le charbon des grands
fonds personne ne dit jamais que l'enjambée ramène au commencement

l'écartement des cuisses sous la coulée qui recouvre le sable

personne n'avait dit que partir n'était pas se vêtir d'une autre peau qu'un jour ou l'autre la mue
tomberait au sol que je resterais rouge et fol cardinal frétilant on ne m'avait pas dit que
j'abritais dans la cage un oiseau un claquement de fouet à l'envers de barreaux

un *vativien* de mots dans la contraction nue du passereau

personne ne dit que la joie est à la hauteur de la désespérance de la course sans fin jambes
nues à flanc de couteaux l'île est une blessure ronde mon ventre mon sexe coupent en leur
jardin des racines et des reins on ne m'avait pas dit l'apaisement boisé du jouir la circularité
terreuse du désir

dans le nœud au fond de l'œil un cri marron suinte son miel

personne ne dit que le mot est un os qui fore l'infection creuse son trou l'écorchure du genou
l'escarre dans le cou personne ne soulève sous l'amoncellement d'os les charniers dans les
odeurs putrides la boue les vieilles eaux qui évoque seulement cette maladie-là qui rampe
entre les tempes
la page noire

des os surnuméraires courant dans la poussière

personne ne dit personne n'avait personne a bon dos je répète en boucle le mot dans le miroir
personne la même personne ne sait recommencer effacer le tableau réécrire mettre sous
parenthèses

la petite effusion de grandes jutéés lyriques

personne ne dit qu'à dix-sept ans le monde est rouge les mâchoires s'ouvrent la langue pointue
lape que d'un coup d'elles on mange le ciel au-dessus la terre en dedans personne n'avertit
seulement que rien ne dure qu'une poignée d'années après à peine

pèsent les lendemains de cuite au creux de l'estomac

je
crie
écrie
change les lettres
la vieille
formule
la vieille vieille
comme la nuit des temps
la vieille formule
remonte de quelque part

kissa i voi mon mémoir dann fénor

tu s'installe
elle aussi
il n'en parlons pas
prends la paire de ciseaux et coupe
enfile la peau et *je*
remonte
le cours d'eau
à belles brasses
rentre
dans le corps
de sa mère

celle qui sent la glaise
celle à peau de basalte
il en est tombé des mots
des maux
sur les côtes
et je et tu (toujours là)
la mer sous les doigts
file ou se tait

et *je* et tu
se mettent à table
l'une écrit l'autre biaise
les deux en jouissent
à la troisième personne du singulier

comment être totalement franche
quand l'enveloppe de papillote
traîne comme une mue
entre ma main
(noire)
et sa tasse
(blanche)

intensément je le regarde
et je bois son absence

j'envie son mystère
et sa bouche qui tait

j'envie ses pieds sous la table enfoncés

profondément
dans le sol du café

profondément
dans le présent

sa capacité à ne pas s'émietter
à ne pas chercher sens
à ce qui n'en a pas

j'envie son refus du ressassement
j'envie son refus de la complaisance

j'envie

sa volumineuse vibrante présence
son corps dense de l'autre côté de la table

l'instant qui vient dans
l'œil opaque plein

l'éblouissement concentré
dans ses doigts qui tordent

le temps mon cher passé
du jouir la puissance électrique

personne ne dit que c'est dans la baise et dans la baise seulement que tout est à sa place
ma langue sur le grain du papier mon cœur dévalisé l'encre qui colonise les plis sur mes fesses
lascives et ta bouche et ta bouche et ta bouche et ta bouche comme une litanie dessine dans le
ciel

les fontes de nuages après la forte averse

non
personne ne m'a dit
saute
ne crains rien
l'île flotte
tu ne couleras pas
personne n'évoque
l'écheveau où la chair fuit
l'angoisse séculaire

les seins sur les gravats
j'écoute sous le blé
la tempête tropicale

trois mots enroulés au fond du pavillon

la jouissance ne dure
que le temps d'un rire

tout s'écroule au bout
d'un ou deux verres

ne dure

que le temps
d'un mot

hors de sa coque
minuscule peau

une parenthèse humide entre mes labiales
l'illusion de la pieuvre en lettres capitales

on m'assène, un soir, mon enfance rieuse qui virevolte sur la table, sur des disques rayés, on me dit que je danse pieds nus, l'été moite et touffu, qu'un bracelet d'or à mes poignets cliquette, que ma voix haut perchée sous mes dents écartées cadence, on me dit que je chante et que mes notes tranchent

les rires

les gorges

mes tantes, mes oncles, mes aïeux, mes cadavres fiévreux

on me dit les feuilles de bananiers qui roulent

sous mes orteils, on me dit la joie pure

je ne m'en souviens pas

je suis adulte triste depuis bien trop longtemps

et l'enfance n'est pas et n'a jamais été

un âge d'or

c'est la toile fendue

qu'il faut rentrer du poing

dans le ventre

de la terre

dans le côlon, je m'échine
à ramener les mots à l'ordre

on me presse, on m'intime

il faut de fulgurances
éclairer le marasme

exprimer par le prisme
du *tout* tout poétique

(j'écris comme un chien pisse)

l'orange bleue vissée au cul
la vie qui va et vient
dans ma pensée
unique

je dois
étreindre les bêtes
emballées les pensées
la course continue
des mots insolents
flatter du col
les équidés sauvages

dompter ma main et l'équipée volage
des filles nues à la fenêtre

celle que je suis
celle que j'étais
celle
 l'embarrassée
que je vois danser
la nuit
que je vois plier
le jour
celle qui ressemble
à la mère de ma mère
qui hume sur ses doigts
 l'odeur d'ail
celle qui dans tes bras
rêve
celle qui dans des draps
baise
que l'on attend
que l'on n'attend pas
que l'on reprise
à petits points serrés
qui un jour lâchent
entre mer et Garonne
celle en couleurs
 en noir et blanc
l'enfant noyée d'abondance
qui regarde
celles
que je deviens

je suis circonscrite
entre les quatre murs
les odeurs mâles
et mes mains engourdies
par le froid du matin
hésitent

mon cerveau est ouvert
l'île y tourbillonne

je pioche
de longues traînées moites
de mots, de lettres

mes jeux de soc
le long de l'œsophage

l'ivre correspondance
des phrases maladroitesses
de la fille rouge et vieille

les radotages
de celle la bancale

mes remous permanents
dans le cœur du cyclone

je pioche
des fils
et une aiguille
(mon cerveau est une commode)

je pioche
surfile
points en avant, points en arrière
(la tâche est sans revers)

les chaudes humeurs
dans le gras de ma joue

la calotte dans une main
une cuillère dans l'autre
je fouille en mon crâne

je vois
ma mère

maman et moi sommes au chevet d'une tante
à deviser du sort du monde

elles parlent
je tais

il y a l'œil en l'oreille
j'écoute

l'horloge qui tic et tac par toutes les lézardes
la lymphe de ses lèvres qui figent sur le lit
sa bouche en mon cachot au bord du cimetière

et ma tête
ma tête vague

à cheval
sur nos silences
fugaces

ma tête
ma tête vaque

l'été ramène au sein de la pièce ses rouleaux
le sel de la mer sur les galets de mots
cette fadeur de mort qui s'avance hoquette
dans les flacons rangés
bien droit
sur la table

l'été dans mon cou rampe
comme un margouillat au plafond
le piment dans le ciel excite ma mangue

je vois
mon père

mon singe appuyé contre un mur hume
par la fenêtre des filles
la gouache safranée sur leurs fesses torrides

un singe
aux yeux qui roulent lèche
les filles tanguent

la pluie toque contre la vitre
nos dents claquent des cercueils
le singe chaloupe le rire des femelles

en cage dans la chambre toutes les bêtes s'aiment
le singe aux poils longs et soyeux
se penche à la fenêtre

sous ses yeux fabuleux tout se fait se défait
les pigments dans la coupe boivent l'eau
et les doutes

et j'entends dans sa bouche les bambous se heurter
son visage tourné vers l'intérieur
me dire

je saute
n'aie pas peur

il saute
j'ai peur

de l'homme fou de rage entré dans la maison un sabre à la main
son *koup koup* furieux vers la tête de mon père

de l'homme mouvement vif l'espace paralyse mon cœur l'odeur le flamboyant sur mes cuisses
mes yeux dans l'aquarium l'impulsion électrique

je dois
calmer
le tracé
du graphique
ralentir
l'image
par le mot

pour qu'il saute
que nous soyons
dedans dehors
trois points de suspension
la phrase inachevée

personne ne m'avait dit que j'entendrais *cela* du matin jusqu'au soir *cela* du soir jusqu'au matin
la déchirure

non pas

le mot

le corps fendu de haut en bas sous les syllabes le *clac*
clac continu de la paire de ciseaux l'écho confus et bref de la chair et des os qui aurait pu me
rentrer dans la caboche la prescience des déflagrations mon écartèlement sur la table mon
poitrail grand ouvert la douleur sous les trous qui m'aurait dit à moi la pénélope tous les
travaux d'aiguilles des sexes apaisants

de mes *flapi flapa* lèvres prenant le vent comme la toile l'océan

le bateau morne et doux
nos copulations fauves

qui dira à *personne*

les filles s'abandonnent
je suis seule à la table

ne reste que ces mots

la chaleur de nos corps
l'île dans la dentelle
mon fil à l'intérieur